

DJEMAÏ, Abdelkader, 31 rue de l'Aigle, Paris, Éditions

Michalon, 1998, 138 p.

Redouane, Najib

Department of Romance, German, Russian languages and Literatures, Californian State University, Long Beach, 1250 Bellflower Boulevard, Long Beach, California 90840-2406, U.S.A., Tlfn.: (562) 985-4317, Fax: (562) 985-2406

BIBLID: [1132-3310 (1999) 8; 415-418]

Différentes publications témoignent du changement qui s'est produit dans la production romanesque en Algérie depuis les années quatre-vingts. Une nouvelle écriture, tiraillée entre le cri et la dénonciation, émerge pour apporter un souffle nouveau à la littérature algérienne d'expression française. Abdelkader Djemaï, écrivain et journaliste, né à Oran en 1948 et vivant en France depuis 1993, est un exemple représentatif de cette nouvelle génération, qui se taille de plus en plus une place privilégiée dans l'histoire littéraire de son pays.

Reconnu en 1995 par son *Été de cendres*, Djemaï est également auteur d'un essai, *Camus à Oran* (1995) et d'un autre roman *Sable rouge* (1996). *31, rue de l'Aigle* est son troisième récit dans lequel il poursuit sa dénonciation du drame algérien et de l'absurdité de l'horreur quotidienne, avec fureur, révolte et colère.

Dans ce récit, le narrateur-protagoniste est un enquêteur anonyme, membre d'une étrange police, qui officie dans une *villa discrète, spacieuse et isolée* (16) au 31, rue de l'Aigle. En fait, cette villa située quelque part dans les faubourgs de nulle part, est un commissariat utilisé depuis une quinzaine d'années par les services d'un gouvernement autoritaire pour interroger, torturer et éliminer tout opposant et toutes ces voix qui se gargarisent *de mots comme démocratie, justice et autres balivernes* (137). C'est au sous-sol de ce lieu moribond, lieu de tous les sévices démentiels, de toutes les tortures cruelles et de toutes les folies exterminatrices que le Chef Cuistot règne en maître absolu. Ce dernier, *réputé pour son art de bien assaisonner, avec ses grosses mains [les] clients les plus récalcitrants, les plus héroïques* (17-18), descend à la cave, entre des souleries à la bière et des paris au tiercé, torturer les rebelles et les insoumis. Tout cela se passe sous le regard vigilant du Grand Patron, un ami du Président du pays qui, *traînant la jambe gauche – une séquelle de la guerre* (17), se présente comme un *homme de terrain et d'expérience, au visage sec, rompu à tous les dangers à tous les traquenards* (17). Quant au narrateur-protagoniste, à l'abri dans son bureau aux étages supérieurs, il compile les renseignements, les informations et les preuves pour rédiger son rapport sur un certain R.D., soupçonné de comploter contre l'État. Au gré du récit, on apprend que cet homme sera traqué comme un gibier et qu'une fois arrêté et ayant franchi le seuil du 31, rue de l'Aigle pour subir les interrogatoires et surtout passer entre les mains du Chef Cuistot pour recevoir les vrais traitements *dans sa cave pleine d'ombres, d'humidité et de courants d'air* (89), il n'en sortira pas vivant. Cet homme perd la vie et selon le narrateur-protagoniste, c'est de sa faute car il n'était pas *sensé ignorer qu'on ne s'attaque pas impunément* (86) à l'ordre de ces serviteurs de la loi dont la mission est de

mettre fin à des ambitions criminelles, aux excroissances malignes qui se développent. Des métastases qui rendent les rues de plus en plus nerveuses, de plus en plus instables et imprévisibles. (26)

Le narrateur-protagoniste se présente aussi comme un vieux solitaire à l'approche de la quarantaine, sans femme ni enfants, souffrant du foie. Il est préoccupé par la maladie d'une mère atteinte du diabète à laquelle il rend régulièrement visite à l'hôpital jusqu'à son décès. Sa seule passion demeure la botanique. Il a un amour excessif pour une plante «*un Ficus elastica robusta*» (14) qu'il arrose, lave et dont il caresse délicatement les feuilles. Il parle à ses racines, allant même jusqu'à leur confier ses projets et ses désirs. Ainsi, considérant la plante comme une adolescente, bien vivante et en chair, sa présence le remplit à chaque instant - malgré [ses] problèmes gastriques - de joie, de bonheur (46). En fait, c'est sa seule compagne dans une ville rongée par le chanfre de la sédition (55) et qui sombre de plus en plus dans le grand lit puant du désordre, de la gabegie et de l'ordure (26). Cette ville n'est certes jamais nommée, non plus le pays où se déroule l'histoire. Mais Abdelkader Djemai ne laisse-t-il pas le soin au lecteur de déchiffrer par un jeu habile de devinette le mystère entourant cette adresse qui n'est pas la bonne? *31, rue de l'Aigle* ne pourrait-il pas bien renvoyer à Alger ou à l'Algérie, pays en proie à tous les démons, à toutes les vicissitudes (117) dont l'écrivain n'a cessé de raconter l'histoire présente et passée, tendre et violente.

Dans *31, rue de l'Aigle*, la trame narrative se singularise par sa linéarité. Et l'action se déroule chronologiquement, au gré de l'inspiration du narrateur-protagoniste. En effet, cette linéarité n'exclut nullement des digressions, des intrusions qui apportent soit un dévoilement, soit une dénonciation, soit une

Redouane, Najib: DJEMAÏ, Abdelkader, *31 rue de l'Aigle*, Paris, Éditions Michalon, 1998, 138 p.

violence qui s'inscrit fortement dans l'espace textuel du récit. À ce développement linéaire, il faut ajouter la poésie du langage, découlant des images rythmées, de la concision, de la netteté et de la vigueur des phrases. La marque d'Abdelkader Djemaï demeure son style dense, précis, dépourvu de toute fioriture, qui fait la force et la beauté de cette langue qu'il manipule avec amour et infinie précaution.